

# Morts de rire

Morts de rire, Charb, Wolinski, Tignous, Cabu, Bernard Maris, Elsa Cayat et quelques autres qui les accompagnaient ou qui passaient par-là. Morts de ce dont ils faisaient profession, la satire, la caricature, parfois féroce, toujours irrévérencieuse et, ce qui va de pair, souvent scatologique : Charb, son chien foutait sa merde, et à l'occasion son sperme, un peu partout ; Bernard Maris, l'économie dont il dénonçait régulièrement une prétention scientifique du type "ces choses-là nous dépassent, feignons de les organiser" (Cocteau), l'économie "le faisait chier"; la psychanalyste Elsa Cayat avait titré sa dernière contribution à "Charlie Divan" "Noël, ça fait vraiment chier." Et le ressort de la caricature, c'est bien de nous rappeler, en-deçà de ce qui nous lève les yeux vers le ciel, la fonction de ce qui nous pend au cul et dont ne nous voulons rien savoir, cet objet rejeté, abject, immonde, sur lequel, enfant, nous constituons notre monde, tandis que c'est le phallus, au contraire, qui viendra soutenir la valeur attractive de l'objet a. (Melman, 2002, p. 11-13).

Lacan souligne dans *L'angoisse* (Lacan, 1963, p. 364), que "... cet objet déplaisant, c'est le privilège de l'analyse dans l'histoire de la pensée, d'en avoir fait émerger la fonction déterminante dans l'économie du désir". On se souvient notamment de cette description par Freud, dans "Caractère et érotisme anal" (Freud, 1918), de "ce nourrisson [qui] se refuse obstinément à vider son intestin lorsqu'on l'a mis sur le pot, c'est-à-dire lorsque cela plait à la personne chargée de s'occuper de lui, mais qu'il réserve cette fonction pour son propre bon plaisir." Bernard Maris, dans son souci de rapprocher Freud et Keynes, avait d'ailleurs rappelé l'équivalence entre excréments, argent, leur lien avec le narcissisme et leur articulation dans l'économie capitaliste. (Dostaler, Maris, 2009). Et, il n'y a pas si longtemps que sur l'antenne de France inter, il psalmodiait, les valeurs du CAC 40 comme un chant grégorien.

Mais si la caricature dénonce, derrière les idéaux dont nous nous parons, les objets méconnus sur lesquels le sujet trouve son appui, ce n'est pas la fonction de la psychanalyse dont la visée est, aux antipodes, de créer les conditions pour que l'analysant, lui-même, puisse reconnaître cette part de lui et en quoi elle le détermine à son insu et mal gré qu'il en ait.

Aussi, si l'analyste met en œuvre la règle, non pas du tout dire mais du "se dire jusqu'au bout", c'est au service de l'analysant, ce qui l'assigne, lui, l'analyste, à la place de pouvoir tout entendre de manière égale, avec la réserve que cela implique quant à son propre dire : ses opinions personnelles, ses croyances, ses affinités et ses antipathies, ses idéaux éventuels... Sauf à s'estimer autorisé à en sortir lorsque les conditions cliniques ou sociales mettent en cause la possibilité même de son exercice. C'est le cas lorsqu'un terrorisme, quel qu'il soit, entend réduire au silence un organe de presse.

Lorsque la liberté de dire est mise en cause sur la place publique, elle l'est inmanquablement dans l'espace réservé de nos cabinets : dans tous les pays où des totalitarismes ont muselé la presse, la psychanalyse a été mise à mal, les psychanalystes ont été pourchassés où se sont exilés. À cet égard, les psychanalystes ne peuvent être qu'avec Charlie au moment où l'on tente de le faire taire en assassinant une partie de sa rédaction. Mais sommes-nous Charlie ? Non. Les psychanalystes sont trop avertis des ravages de l'identification au Un pour ne pas se garder de l'émotion, même s'ils la partagent, qui a fait sortir dans la rue plusieurs millions de personnes, dont beaucoup d'ailleurs ont aussi tenu à marquer leur singularité sur une pancarte artisanale : des uns, des petits uns, ensembles dans leur diversité, pour signifier leur solidarité avec ceux qui sont "tombés par terre [par] la faute à Voltaire, le nez dans le ruisseau [par] la faute à Rousseau".

Si c'est une faute de soutenir une parole iconoclaste ou simplement dissonante. C'est en tout cas un risque, celui de s'exposer à cette "passion du Un" qu'évoque Charles Melman et dont Freud, en son temps, a entrepris l'analyse. À cet égard, le dernier numéro de *Passages* "Et si Freud avait raison" apporte, de manière anticipée, des éléments de réponse aux questions que les analystes ont, ici, à remettre au travail.

Norbert BON

Nancy, 14 janvier 2015

#### Références

Freud S., 1908, "Caractère et érotisme anal", *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1997.

Dostaler G., Maris B., 2009, *Capitalisme et pulsion de mort*, Paris, Albin Michel.

Freud S., 1917, "Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal", *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1977.

Lacan, J., 1963, *L'angoisse, Le séminaire, livre X*, Paris, Le Seuil, 2004.

Melman Ch., 2002, "Comme je même", *L'identité comme symptôme, La célibataire*, 6, Paris, ED